



Département des sciences économiques/ Economics Department

Cahier de recherche/Working Paper No. 20-06

L'école autrichienne dans le panorama de la pensée économique *

Gilles Dostaler
Université du Québec à Montréal

Février 2001

Résumé:

Les questions que nous nous posons sont celles de la nature, de l'homogénéité et de l'évolution de l'école autrichienne, entre son émergence dans les années 1870 et le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale. C'est ensuite celle de son statut par rapport aux autres courants de la pensée économique, la question de l'orthodoxie et de l'hétérodoxie. Les économistes rattachés à ce courant de pensée sont eux-mêmes en désaccord à ce sujet et mesurent diversement leur distance à une orthodoxie qui est elle-même en mouvement. Nous traiterons d'abord de la contribution de Menger. Nous examinerons ensuite l'oeuvre de ses disciples immédiats, qu'on peut désigner comme la deuxième génération de l'école autrichienne. Nous nous pencherons enfin sur les contributions des économistes autrichiens entre les deux guerres mondiales, que nous regrouperons comme troisième et quatrième générations de l'école.

Keywords:

Ecole autrichienne, histoire de la pensée

JEL classification: B30

L'ÉCOLE AUTRICHIENNE DANS LE PANORAMA DE LA PENSÉE ÉCONOMIQUE

De sa naissance à la Deuxième Guerre mondiale

Gilles Dostaler

Il ne faut pas confondre, comme on le fait trop souvent, école autrichienne et économistes autrichiens. En Autriche, comme ailleurs, on retrouve toutes les couleurs de la palette de la pensée économique, même si certaines y sont plus brillantes et d'autres moins qu'ailleurs. La définition de l'école elle-même n'est pas sans poser de problèmes, comme c'est d'ailleurs le cas de toutes les écoles dans l'histoire de la pensée économique, à l'exception peut-être de la physiocratie, dont la cohésion était très forte.¹ Ainsi, suivant la définition qu'on en donne, certains économistes autrichiens sont exclus de l'école et d'autres en sont parents proches ou éloignés. Par ailleurs, l'école autrichienne, outre le fait qu'elle a exercé une influence importante sur d'autres courants, revendique elle-même des adhérents qui ne sont pas de nationalité autrichienne. En fait, depuis les années 1970, qui marquent la renaissance d'un courant autrichien structuré, qu'on appelle parfois néo-autrichien, la plupart de ses membres sont américains. Mais cette période, que nous nous contenterons d'évoquer en conclusion, est en dehors de notre champ d'investigation.² A l'époque qui nous occupe, on désignait aussi cette école par d'autres appellations telles que : école de Vienne, école subjectiviste, école de l'utilité marginale, école psychologique, et même tout simplement école théorique.

Les questions que nous nous posons sont celles de la nature, de l'homogénéité et de l'évolution de l'école autrichienne, entre son émergence dans les années 1870 et le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale. C'est ensuite celle de son statut par rapport aux autres courants de la pensée économique, la question de l'orthodoxie et de l'hétérodoxie. Les économistes rattachés à ce courant de pensée sont eux-mêmes en désaccord à ce sujet et mesurent

¹ Voir les entrées sur les courants de la pensée économique que nous avons préparées pour le *Dictionnaire de l'économie*, à être publié par Le Seuil et les Dictionnaires Le Robert, sous la direction de Jacques Généreux.

² Sur cette période de l'histoire de l'école autrichienne, on consultera Longuet (1998). On y trouvera en outre une bibliographie sur la littérature, évidemment très abondante, sur l'école autrichienne. Voir en particulier Boettke (1994), Caldwell et Boehm (1992), Dolan (1976), Grassl et Smith (1986), Ioannides (1992), Kirzner (1992) et (1994), Littlechild (1990), Shand (1990) et Vaughn (1994).

diversement leur distance à une orthodoxie qui est elle-même en mouvement. Nous traiterons d'abord de la contribution de Menger. Nous examinerons ensuite l'oeuvre de ses disciples immédiats, qu'on peut désigner comme la deuxième génération de l'école autrichienne. Nous nous pencherons enfin sur les contributions des économistes autrichiens entre les deux guerres mondiales, que nous regrouperons comme troisième et quatrième générations de l'école.

La pensée de Menger: filiations et oppositions

Les historiens de la pensée s'entendent pour situer l'origine de l'école autrichienne, même si cette appellation n'apparaît qu'une dizaine d'années plus tard, à la publication à Vienne, en 1871, des *Fondements de l'économie* de Carl Menger (1840-1921).³ De même que tous les économistes classiques, au-delà de leurs divergences, se réclament de Smith, les marxistes de Marx et les keynésiens de Keynes, les Autrichiens se réclament de Menger. Cela n'empêche pas, bien au contraire, que les interprétations du maître par les disciples soient diverses et contradictoires. Alors âgé de 31 ans, frère d'Anton Menger (1841-1906), juriste socialiste, auteur de *Le droit au produit intégral du travail* (1886), père du mathématicien Karl Menger (1902-1985), Menger s'était consacré au journalisme après avoir obtenu un doctorat de l'université de Cracovie. Il venait d'être nommé à un poste de haut fonctionnaire. La publication de son livre lui vaut, en 1873, une nomination à l'Université de Vienne où il obtient en 1879 la chaire d'économie politique. Entre 1876 et 1879, il est tuteur du prince héritier d'Autriche Rudolph.⁴

L'historiographie traditionnelle présente Menger, Jevons, auteur de la *Théorie de l'économie politique* publiée la même année que les *Principes* de Menger, et Walras, dont les *Éléments d'économie politique pure* paraissent en 1874 et 1877, comme les coauteurs indépendants de la révolution marginaliste, point de départ de ce que Thorstein Veblen sera le premier à appeler en 1900, en se référant à Marshall, la théorie néoclassique. La période de 1871 à 1914 voit l'émergence, puis le triomphe, de cette approche qui s'impose comme nouvelle orthodoxie après l'économie politique classique. Bien que leurs publications soient postérieures, Alfred Marshall, en Angleterre et John Bates Clark, aux États-Unis, considéraient qu'ils avaient

³ Il est intéressant de constater que dans le cas d'autres courants de pensée, tels que la physiocratie, le marxisme, le keynésianisme ou le monétarisme, il s'écoule aussi environ une dizaine d'années entre la publication de l'oeuvre fondatrice et l'émergence officielle de l'école qui lui est associée.

⁴ Sur Menger, on consultera Alter (1990), Caldwell (1990), Hicks et Weber (1973).

eux aussi découvert, indépendamment du trio initial, les principes de base de la nouvelle théorie subjective de la valeur, fondée sur l'utilité.

La situation réelle est plus complexe. Menger qui était sans doute, des trois révolutionnaires, celui qui avait la plus vaste culture, tant dans le domaine de la philosophie que des sciences sociales⁵, n'avait ni l'impression d'être à l'origine d'une nouvelle école, ni celle de renverser une orthodoxie, contrairement à Walras et surtout Jevons qui prétendait mettre fin à la domination ricardienne. De Menger, on a dit qu'il opposait la méthode ricardienne à celle de l'école historique alors dominante en Allemagne. Mais Menger ne prétendait d'aucune manière renverser l'école historique. Il a même dédié ses *Principes* au chef de file de l'école, Wilhelm Roscher, pour lequel il a conservé jusqu'à la fin de sa vie une grande estime. Les deux autres membres du trio fondateur de l'école historique, Karl Knies et Bruno Hildebrand, avaient anticipé le principe de l'utilité marginale décroissante et Menger était convaincu d'oeuvrer à l'intérieur de l'orthodoxie économique allemande, comme il l'affirme dans sa préface:

It was a special pleasure to me that the field here treated, comprising the most general principles of our science, is in no small degree so truly the product of recent development in German political economy, and that the reform of the most important principles of our science here attempted is therefore built upon a foundation laid by previous work that was produced entirely by the industry of German scholars.

Let this work be regarded, therefore, as a friendly greeting from a collaborator in Austria, and as a faint echo of the scientific suggestions so abundantly lavished on us Austrians by Germany through the many outstanding scholars she has sent us and through her excellent publications. (Menger [1871] 1981, p. 49)

Ces universitaires allemands auxquels Menger fait référence sont, outre les fondateurs de l'école historique, des auteurs tels que Gottlieb Hufeland, Heinrich von Storch, Friedrich Hermann, Karl F. Rau, Albert Schäffle, Hans von Mangoldt, Johann von Thünen, tous plus ou moins oubliés aujourd'hui, à l'exception du dernier.⁶ On trouve ainsi, dans un livre publié par Hufeland (1807), une affirmation nette de la supériorité de la méthode subjective, y compris dans l'analyse des institutions, perçues comme des résultats non intentionnels de l'action humaine.

⁵ A sa mort, Menger avait rassemblé l'une des plus importantes bibliothèques de sciences économiques et sociales jamais possédée par un particulier.

Menger se réfère aussi à des auteurs italiens et français, en particulier aux oeuvres de Galiani, Condillac, Quesnay, Turgot et Say. Les théoriciens contemporains de l'école autrichienne, tels que Murray Rothbard ou Isaac Kirzner, voient en Say un des premiers à avoir élaboré la méthode d'analyse que Mises a baptisée « praxéologie », qu'ils relient à son hostilité à l'utilisation du raisonnement mathématique en économie. Dans la foulée de Schumpeter, ils présentent l'école autrichienne comme l'aboutissement d'une tradition d'analyse subjective qui trouverait son origine chez Aristote et son plein développement chez les scolastiques, en particulier dans l'école de Salamanque.⁷ Cette tradition se serait ainsi maintenue sur le continent européen alors qu'elle aurait été renversée en Angleterre par un courant inspiré par le protestantisme et mettant l'accent sur le caractère naturel et objectif des processus sociaux et humains.

La pensée d'Aristote, souvent cité dans les *Principes*, est effectivement une source d'inspiration importante pour Menger, tant sur le plan de la méthodologie que de l'analyse économique. C'est au Stagirite qu'il emprunte sa conception de la nature causale de tout processus, sa conviction en vertu de laquelle la connaissance doit saisir des essences derrière l'apparence phénoménale, comme celle de l'existence de lois exactes qui s'imposent en dépit de la liberté humaine. D'autres penseurs qui ont influencé l'école historique d'économie, elle-même inspirée de l'école historique de droit fondée par Friedrich von Savigny,⁸ ont exercé une influence sur Menger et l'école autrichienne. Ainsi le concept de *verstehende*,⁹ que reprendra Max Weber, est-il emprunté à Friedrich Schleiermacher, Wilhelm Humboldt, Leopold von Ranke et Johann Droysen, tous proches du mouvement romantique allemand. Il constitue une réaction contre l'épistémologie rationaliste et positiviste des sciences naturelles.¹⁰ Droysen (1858) mentionne déjà les conséquences non intentionnelles des actions de l'esprit humain créatif. Menger a aussi été influencé par son collègue et ami de l'Université de Vienne, le philosophe et psychologue Franz Brentano, qui définit la conscience par son intentionnalité. Brentano est un précurseur du courant phénoménologique dans lequel certains voient des liens de parenté avec l'école autrichienne.¹¹

⁶ Voir à ce sujet Streissler (1990), qui identifie une tradition allemande « protonéoclassique ».

⁷ Voir à ce sujet Rothbard (1976).

⁸ La plupart des économistes autrichiens ont d'abord reçu une formation juridique.

⁹ Qu'on peut traduire par « interprétation », « compréhension ».

¹⁰ Pour Alter (1990), le mouvement romantique, dont faisait partie Savigny, comme la philosophie idéaliste, à travers Fichte et Schelling, ont exercé une influence importante sur Menger et l'école autrichienne. La conception mengerienne de lois exactes trouverait son origine chez Fichte. Plusieurs éléments de la pensée de Menger le rapprocheraient aussi de Hegel. Il s'en séparerait par son rejet de l'idéalisme. Cela n'est pas sans ressembler à la relation que Marx voyait entre la pensée de Hegel et la sienne.

¹¹ Voir à ce sujet Madison (1994).

Les idées neuves sont rares. Menger n'a pas tout inventé, contrairement à ce que pensent certains de ses disciples. Mais il combiné de manière originale, dans son livre, des thèses dont il n'a pas immédiatement mesuré la distance qui les séparaient de celles de ses contemporains. Il prendra toutefois vite conscience de cette distance. Un premier affrontement, le plus dur, l'opposera à la jeune école historique allemande, menée par Gustav Schmoller.¹² Déçu par l'accueil de son livre en Allemagne, Menger publie en 1883 ses *Recherches sur les méthodes des sciences sociales*, important traité méthodologique qui constitue en même temps une critique de l'historicisme. Le livre contient une élaboration de la théorie des ordres spontanés qui trouve son origine chez Mandeville et Hume. Il provoque une critique cinglante de Schmoller (1883). Menger réplique avec une charge plus directe, *Les erreurs de l'historicisme* (1885). Il en envoie une copie à Schmoller qui la lui retourne sans l'avoir lue. Cette «Methodenstreit» (guerre des méthodes), dans laquelle d'autres prendront le relais après le retrait des chefs, peut être considérée comme la véritable naissance de l'école autrichienne, ainsi désignée dans un premier temps par ses adversaires allemands. Cette controverse a empêché Menger de poursuivre son oeuvre comme il l'aurait souhaité.

Au même moment, Menger commence à penser que son approche est très différente de celles de Jevons et surtout de Walras. Il écrit à ce dernier, en 1884, alors que la guerre des méthodes fait rage: « Il n'y a pas de conformité entre nous. Il y a une analogie de concepts sur certains points, mais pas sur les questions décisives » (cité dans Kauder 1965, p. 100). Menger est très réticent face à l'utilisation des mathématiques en économie, dont il écrit, toujours à Walras, en 1883, qu'elles « ne sont pas une méthode mais seulement une science auxiliaire de l'économie politique » (cité dans Antonelli 1953, p. 271-1). Il ajoute, dans une lettre de février 1884 à laquelle Walras ne répondra pas:

Je suis, de fait, de l'opinion que la méthode à suivre dans la soi-disant économie politique pure ne peut pas simplement être appelée mathématique ni simplement rationnelle. Ce ne sont pas uniquement des rapports de grandeur que nous recherchons mais aussi l'essence des phénomènes économiques. (Lettre de Menger à Walras citée dans Antonelli 1953, p. 280)

¹² Parmi les principaux membres de cette deuxième génération de l'école historique allemande, on compte Albert Schäffle, qui a occupé la chaire d'économie politique de Vienne avant Menger, Lujo Brentano, Adolf Wagner, Karl

Cette hostilité à l'utilisation des mathématiques ne découle pas d'une méconnaissance de cette discipline, mais de la perception de la nature même de l'objet d'étude.¹³ Menger s'intéresse au processus à travers lequel les acteurs échangent, alors que Walras s'intéresse à l'équilibre final. Pour les Autrichiens, l'acteur est fondamental. Pour Vilfredo Pareto, successeur de Walras à la chaire d'économie politique de l'Université de Lausanne, l'individu peut disparaître pourvu qu'il laisse une photographie de ses goûts. Pour Menger, le temps, l'incertitude et l'ignorance constituent des données fondamentales de l'expérience humaine, en particulier dans le domaine de l'économie, et ils apparaissent dès le début de l'analyse, dans une section intitulée « Le temps et l'erreur »: « L'idée de causalité, toutefois, est inséparable de l'idée de temps »¹⁴ (Menger [1871] 1981, p. 67). Le temps est absent de l'équilibre général walrasien et l'acteur y est omniscient, ce que Poincaré reprochait à Walras. Il est intéressant de souligner que la conception du temps développée par le philosophe français Bergson, avec l'accent sur sa continuité dynamique, son hétérogénéité et son efficacité causale est proche des positions autrichiennes.¹⁵

Avant la Première Guerre mondiale

Nous l'avons dit, l'adjectif « autrichien » a d'abord été utilisé péjorativement par les adversaires de Menger et de ses alliés dans la « Methodenstreit », les tenants de l'école historique allemande. Ce n'est ni la première ni la dernière fois dans l'histoire qu'une école est d'abord identifiée et nommée par ceux qui s'y opposent. Parmi les alliés de Menger, les deux principaux sont Eugen von Böhm-Bawerk (1851-1914) et Friedrich von Wieser (1851-1926), qui étaient beaux-frères. Cadets de dix ans de Menger, ils n'en furent pas les élèves, contrairement à ce qu'on lit parfois. Ils ont en effet étudié le droit à l'Université de Vienne avant que Menger ne commence à y enseigner. Entre 1875 et 1877, ils ont fait ensemble des séjours à Heidelberg, Leipzig et Iéna, où ils ont participé aux séminaires du trio fondateur de l'historicisme, Knies, Hildebrandt et Roscher. Ils ont tenté, sans succès, d'y populariser les thèses de Menger, qu'ils avaient découvertes avec

Bücher et Georg Knapp.

¹³ Mais le fils de Carl Menger, le mathématicien Karl, a écrit que son père, comme les économistes autrichiens de l'époque, n'avait pas une connaissance approfondie des mathématiques, et ne s'était mis à l'étude du calcul intégral et différentiel qu'en 1890, sans parvenir à maîtriser cette discipline (K. Menger 1973, p. 44-5).

¹⁴ Notre traduction, comme ailleurs, sauf indication contraire.

¹⁵ Voir à ce sujet O'Driscoll et Rizzo (1984).

enthousiasme et dont ils devinrent dès lors le propagateurs. Pour Wieser, le livre de Menger constituait le levier d'Archimède permettant de transformer la théorie économique.

Menger, Böhm-Bawerk et Wieser peuvent être considérés comme les cofondateurs de l'école autrichienne. Parmi les membres de sa deuxième génération,¹⁶ dont certains furent des étudiants de Menger, on compte Johan von Komorzynski (1843-1912), Viktor Mataja (1857-1933), Robert Meyer (1855-1914), Emil Sax (1845-1927), Hermann von Schullern zu Schrattenhofen (1861-1931), Richard Schüller (1871-1972), Robert Zuckerlandl (1856-1926). Tous les économistes de nationalité autrichienne n'étaient pas pour autant partisans de l'école autrichienne. Ainsi Rudolph Auzpitz et Richard Lieben, contemporains de Menger, développèrent une analyse mathématique de la valeur de type walrasien, ce qui ne leur évita pas une controverse avec Walras, en plus de l'ostracisme de leurs collègues autrichiens.

Les années 1884 à 1889, au plus fort de la « Methodenstreit », voient la publication d'une succession d'ouvrages majeurs qui établissent la réputation internationale de l'école autrichienne. Dans la seule année 1889 paraissent ainsi *La théorie positive du capital* de Böhm-Bawerk, *La valeur naturelle* de Wieser, *La valeur dans une économie isolée* de Komorzynski, *Les nouvelles recherches de théorie économique* de Sax, *Recherches sur le concept et la nature de la rente foncière* de Schullern zu Schrattenhofen.¹⁷ Bonar (1988-89), Böhm-Bawerk (1890) et Wieser (1891) signent, dans des revues prestigieuses, des articles explicitement consacrés à l'école autrichienne et aux thèses de ses adhérents.

Les idées autrichiennes ont disposé d'une importante caisse de résonance en étant en partie intégrée dans le très populaire manuel de Philippovich von Philippsberg (1893). Proche des positions politiques des historicistes et « socialistes de la chaire » Gustav Schmoller et Adolph Wagner, Philippovich n'était pas considéré comme un adhérent de l'école autrichienne, mais il cherchait à concilier cette dernière et l'approche walrasienne. Dans les années 1890, l'école cesse d'être strictement autrichienne de nationalité. Son influence s'étend d'abord dans les autres pays de l'empire austro-hongrois: Tchécoslovaquie, Pologne et Hongrie. En Italie, Maffeo Pantaleoni (1889) expose les thèses autrichiennes qui influenceront, entre autres, Luigi Cossa et Augusto Graziani.¹⁸ En Hollande, les *Principes d'économie* (1884) de Nicolaas G. Pierson se situent

¹⁶ Ces regroupements comportent une part d'arbitraire. Certains classent Böhm-Bawerk et Wieser dans la deuxième génération de l'école, d'autres regroupent l'ensemble des auteurs mentionnés dans la première génération.

¹⁷ On trouvera dans la bibliographie les titres originaux et les données de publication de ces livres.

¹⁸ Dans un débat peu connu, au tournant du siècle, sur la méthodologie de l'économie, le philosophe Benedetto Croce défend, contre les positions mécanicistes de Pareto, des thèses très proches de celles de l'école autrichienne, et en particulier de la praxéologie de Mises.

dans la mouvance autrichienne. En France, Charles Gide, Charles Secrétan et Maurice Block sont réceptifs aux thèses autrichiennes que font connaître, aux États-Unis, Simon N. Patten et Richard Ely. Marshall avait lu et annoté les *Principes* de Menger et on peut déceler une influence de ce dernier dans la première édition de ses *Principles of economics* (1890).¹⁹ Le plus illustre sympathisant étranger de l'école autrichienne est Knut Wicksell, qui avait assisté à des cours de Menger en 1888. Exact contemporain de Böhm-Bawerk et de Wieser, il a développé, dans *Intérêts et prix* (1898), la théorie böhm-bawerkienne du capital et de l'intérêt. Évidemment, l'originalité et l'indépendance d'esprit de Wicksell, qui a tenté de faire la synthèse de plusieurs courants opposés, interdisent de le considérer comme membre de l'école autrichienne, même si les Autrichiens ont à diverses reprises tenté de l'annexer.²⁰

Mais quelle était donc, en cette fin de siècle, la nature de cette école? Voici comment le dictionnaire Palgrave la décrivait, en 1894:

From their agreement in method and leading doctrines, as well as from their virtual collaboration with each other, these writers are justly regarded as a distinct school, which may (from the nationality of the chief members) be called the «Austrian» school of economics. Their method is, like Ricardo's, deductive; and, like Ricardo, they treat the doctrine of value as the cardinal point in economic theory. Their results, however, differ considerably from the Ricardian. (Bonar 1894, p. 73)

Cette définition est problématique. Sur le plan méthodologique, l'opposition à l'historicisme ne suffit pas pour qualifier une méthode de ricardienne. Très différente de la méthode historique, la méthode de Menger l'est tout autant de celle de Ricardo. Il y a bien des manières d'être déductif. Le subjectivisme de Menger n'a rien de commun avec le naturalisme objectif de Ricardo. Quant à la place centrale de la valeur dans la théorie économique, ce n'est pas une caractéristique fondamentale de l'approche autrichienne, qui met plutôt en avant le sujet et son action. Ce n'est qu'au troisième chapitre de son livre que Menger aborde la question de la valeur.

Mais le problème principal est celui de « l'accord sur les méthodes et les doctrines principales » mentionné au début du texte. Et ce problème se pose même si on se limite au trio

¹⁹ Sur une rencontre entre Marshall, Böhm-Bawerk et Wieser dans les montagnes tyroliennes, voir Groenewegen (1995).

fondateur. Il y a des différences importantes entre le père fondateur et ses deux disciples. Elles ont été soulignées à diverses reprises, y compris par les partisans de l'école autrichienne. Le subjectivisme prôné par Menger, et qui devait s'appliquer à tous les domaines de la vie économique, se dilue, chez Böhm-Bawerk et Wieser, en un subjectivisme limité à l'analyse du comportement du consommateur. Le primat de l'action humaine comme source unique de tous les phénomènes économiques et sociaux s'atténue, comme l'importance fondamentale du temps, de l'incertitude et de l'ignorance dans les affaires humaines. L'analyse mengerienne des institutions comme résultats non intentionnels de l'action humaine n'apparaît pas chez ses successeurs. Alors que Menger a consacré une partie importante de son oeuvre à des réflexions d'ordre méthodologique, on en trouve peu chez Böhm-Bawerk et Wieser. L'un et l'autre s'opposent à la position de Menger en vertu de laquelle il est absurde de chercher à tester empiriquement des lois.

Alors que Menger découvre graduellement le fossé qui le sépare de la perspective walrasienne et des autres courants de ce qu'on appellera bientôt la théorie néoclassique, ses disciples développent au contraire des thèses qui sont plus facilement conciliables avec cette dernière. Plus encore, certains en viendront même à identifier théorie néoclassique et école autrichienne, qu'on appellera aussi école théorique, pour l'opposer à l'école historique; on l'appellera aussi école de l'utilité marginale, cette dernière expression étant due à Wieser. Plusieurs contributions théoriques de Böhm-Bawerk et Wieser deviendront les principaux éléments de la « boîte à outils » néoclassique.

On lit parfois que l'école autrichienne, composante à part entière de la révolution marginaliste et du courant néoclassique qu'elle initie, se distingue des autres composantes par son libéralisme radical. C'est une erreur. Le libéralisme radical sera le fait de membres d'une génération ultérieure de l'école, et plus particulièrement de ce qu'on appelle aujourd'hui l'école néo-autrichienne. Il est difficile de savoir ce qu'étaient les positions politiques de Menger, mais il se situait sans doute quelque part entre le libéralisme et un interventionnisme paternaliste qu'on qualifie parfois dans le langage viennois de josphisme.²¹ Alors que Böhm-Bawerk penchait vers un libéralisme plus classique, Wieser, qui manifestait des sympathies pour le socialisme modéré de tendance fabienne né en Angleterre, s'est parfois fait partisan d'un interventionnisme plus poussé, ce qui lui a valu de dures critiques de Mises. Il était en particulier très fier d'avoir

²⁰ Ainsi Hayek le présente-t-il comme « le plus important adhérent étranger » (Hayek 1992, p. 48).

²¹ En référence au règne de Joseph II, modèle de despote éclairé.

proposé une justification rationnelle de l'impôt progressif. S'il est une caractéristique particulière de l'école autrichienne, c'est que plusieurs de ses membres, au premier rang desquels Böhm-Bawerk et Wieser, ont occupé d'importantes fonctions politiques en Autriche. Ils formaient en fait une sorte de confrérie très puissante, tant dans l'appareil politique qu'académique. Böhm-Bawerk, en particulier, a été trois fois ministre des finances.

Différents l'un de l'autre politiquement, Böhm-Bawerk et Wieser le sont aussi sur le plan théorique. L'apport majeur du premier est sa théorie du capital et de l'intérêt, qui s'appuie sur une longue étude historique des théories antérieures dans ce domaine (Böhm-Bawerk 1884 et 1889). Son analyse originale du capital, en particulier dans son rapport avec le temps, situe sa contribution en contradiction radicale avec plusieurs autres approches, entre autres celle qui lie l'intérêt à la productivité marginale du capital conçu comme un facteur de production autonome. Polémiste redoutable, Böhm-Bawerk sera entre autres amené à croiser le fer avec John Bates Clark, fondateur américain du marginalisme, dans une controverse qui préfigure celle qui opposera, dans les années 1930, Hayek et Knight, et, dans les années 1960, la guerre des deux Cambridge entre néoclassiques et post-keynésiens.²² Il y a, dans l'approche de Böhm-Bawerk, des filiations ricardiennes, de sorte qu'il n'est pas étonnant de trouver certaines similarités avec les positions de Piero Sraffa et de ses disciples « néoricardiens ». Sa théorie est-elle donc autrichienne? Tel ne fut pas, en tous cas, l'avis de Menger, qui a dit de la théorie du capital de son disciple qu'elle était « l'une des plus grandes erreurs jamais commises ».²³ Elle s'appuyait selon lui sur une conception objective de la réalité économique, indépendante de l'action humaine intentionnelle, donc inconciliable avec une vision subjectiviste. Il n'en reste pas moins que la théorie de Böhm-Bawerk est devenue pour plusieurs le contenu théorique principal, sinon exclusif, de l'école autrichienne. Elle fut reprise et développée, jusqu'à nos jours, par plusieurs théoriciens de courants divers, dont certains des plus célèbres sont Wicksell, Hayek et Hicks.

Böhm-Bawerk s'est aussi rendu célèbre par sa critique de Marx et sa controverse avec les marxistes, dont plusieurs et des plus éminents, tels Bruno Bauer, Nicholas Boukharine et Rudolf Hilferding, le respectaient et participèrent à son fameux séminaire. Les Autrichiens furent d'ailleurs les premiers économistes à prendre Marx au sérieux et à accorder à ses thèses une considération scientifique, même si elle était très critique. Marx est l'auteur le plus cité dans la thèse de doctorat de Wieser, qui souligne qu'il s'agit d'un des auteurs qui l'a le plus influencé.

²² Les positions des post-keynésiens, dans ce débat, ne sont pas sans ressemblances avec celles des autrichiens.

C'est là un autre aspect de l'idiosyncrasie autrichienne. Alors que l'approche méthodologique de Menger s'oppose tout aussi radicalement à celle de Marx qu'à celle de Walras, il n'en est pas de même de celle de Böhm-Bawerk. Nonobstant sa démolition des thèses de Marx, on peut retrouver certaines analogies dans leurs conceptions du capital.²⁴

De Wieser, la plume vitriolique de Mises, élève de Böhm-Bawerk, a écrit: « Il a enrichi la pensée à certains égards, même s'il n'était pas un penseur créatif et qu'il était généralement plus nuisible qu'utile. Il n'a jamais vraiment compris l'essentiel de l'idée de subjectivisme dans l'école de pensée autrichienne, limitation qui l'a entraîné à faire plusieurs erreurs malheureuses » (Mises 1978, p. 36). Cette dure critique est suivie d'une affirmation en vertu de laquelle Wieser devrait plutôt être considéré comme membre de l'école de Lausanne, dans le camp des Auspitz et Lieben.

Il est exact que Wieser est, du trio fondateur de l'école autrichienne, le plus proche de Walras et plus généralement du néoclassicisme émergent. C'est lui qui forge l'expression d'utilité marginale qui s'imposera pour qualifier la nouvelle approche à la théorie de la valeur. Il développe plusieurs concepts qui font partie du corpus standard, parmi lesquels celui du coût comme utilité sacrifiée, mieux connu comme coût d'opportunité, et la détermination de la valeur des facteurs de production par imputation aux niveaux d'utilité qu'ils contribuent à produire. Autre singularité de cette histoire, Max Weber, qu'on peut considérer comme un héritier de l'école historique, demande à Wieser de rédiger l'introduction théorique à la collection *Fondement de l'économie sociale*, qui deviendra son livre le plus célèbre (Wieser 1914).

Entre les deux guerres

La période qui va de la première à la deuxième guerre mondiale est fertile en rebondissements. Proche des Autrichiens, mais aussi de Keynes, Shackle en a désigné la partie centrale comme étant celle des « années de haute théorie » (Shackle 1967). On y assiste d'abord à la consolidation de la théorie néoclassique sous les deux formes sous lesquelles elle va dominer au vingtième siècle. La variante malthusienne va d'abord s'imposer. Mais graduellement, à travers l'oeuvre de Pareto et de ses successeurs, les travaux de Hicks et de plusieurs autres, c'est la vision walrasienne qui finira par dominer dans la discipline. Dans cette évolution, le processus de

²³ Ces propos sont rapportés par Schumpeter à qui Menger lui-même les aurait tenus. Voir Schumpeter (1954), p. 847.

mathématisation de l'économie joue un rôle majeur. La création en 1930 de la Société d'économétrie en est un moment important. Les mathématiciens Abraham Wald et John von Neumann fourniront dans les années trente des preuves rigoureuses de l'existence d'un équilibre général concurrentiel que ni Walras, ni Pareto, ni Gustav Cassel n'avaient pu démontrer.

Cette époque est aussi celle de la révolution keynésienne, qui commence par une révolte contre la vision marshallienne pour se terminer par une intégration à la conception walrasienne, à travers la synthèse néoclassique.²⁵ Il faut ici distinguer l'oeuvre de Keynes du keynésianisme, dans la forme sous laquelle il triomphera dans l'après-guerre. Ce n'est pas en effet la seule forme possible, et les racines de la mouvance post-keynésienne se mettent en place dans les années trente. L'oeuvre de Kalecki, par ailleurs hautement formalisée, en est une. Et à côté du keynésianisme, qui se présente au départ comme une hétérodoxie, l'école suédoise, avec Erik Lindahl, Bertil Ohlin et Gunnar Myrdal, tire de l'oeuvre de Wicksell des enseignements qui, tant sur le plan politique que théorique, sont semblables à ceux de la révolution keynésienne.

Né aux États-Unis au début du siècle, inspiré par l'école historique allemande, l'institutionnalisme s'imposera comme une des hétérodoxies majeures de notre siècle, occupant même dans son pays d'origine une position dominante, jusque dans les années trente. Présent aux réunions préparatoires de la société d'économétrie, Myrdal a témoigné du fait que la volonté de contrer l'institutionnalisme a joué un rôle majeur dans la création de la société d'économétrie. Ce sont des économistes de cette mouvance qui ont joué un rôle majeur dans la mise en place du New Deal de Roosevelt, qu'on considère souvent à tort comme un fruit de la révolution keynésienne. En réalité, il y a peu de doute sur le fait que les institutionnalistes, Veblen le premier, ont exercé une influence importante sur la pensée de Keynes.²⁶

Tenu pratiquement à l'écart de tous les courants, hétérodoxes et orthodoxes, de l'économie académique, le marxisme poursuit son chemin et devient une force majeure, en particulier à la suite de la révolution russe, des soulèvements révolutionnaires en Europe et de la constitution du mouvement communiste international. L'économie marxiste deviendra l'orthodoxie de plusieurs. Mais aussi, une pensée marxiste indépendante se développe dès le début du siècle, qui aura une influence sur plusieurs auteurs. L'Autriche en est un lieu d'élection particulier.

Quelle est la place des économistes autrichiens dans ce tableau? L'historiographie autrichienne contemporaine, dont l'un des principaux porte-parole est Isaac Kirzner, considère

²⁴ Sur le débat entre marxisme et école autrichienne, voir Dostaler (1978).

²⁵ Voir à ce sujet Beaud et Dostaler (1993).

qu'à partir de la première guerre mondiale, les thèses autrichiennes sont graduellement absorbées par l'orthodoxie néoclassique en voie de consolidation, la publication, en 1932, de *An essay on the nature and significance of economic science* de Lionel Robbins constituant le point d'orgue du processus.

Dans cette perspective, on pourrait considérer que l'école autrichienne comme telle a cessé d'exister. Il ne resterait que des économistes autrichiens, influencés à divers degrés par les thèses des fondateurs de l'école autrichienne. Leurs positions sont variées et parfois contradictoires. Ainsi en est-il, par exemple, du rapport au processus de mathématisation de la discipline, auquel en principe les Autrichiens devraient être résolument opposés. Or c'est un Autrichien, Schumpeter, qui a été le premier président de la société d'économétrie. Vienne fut le centre de cette évolution dans les années trente. Le fils de Carl Menger, Karl, mathématicien et penseur social, a joué un rôle central dans ce processus dont il a écrit qu'il ne contredisait pas les thèses de son père.

Par rapport au marxisme, le rapport des Autrichiens est tout aussi ambigu. Dans le pays de Freud, il y a là un évident rapport d'amour-haine, dont l'oeuvre de Schumpeter, encore, porte le témoignage. Il y avait en tout cas, entre les principaux théoriciens de l'école autrichienne et ceux de l'austro-marxisme, une estime mutuelle en dépit des divergences politiques. Ainsi Mises avait-il plus de mépris pour des socialistes non marxistes tels qu'Otto Neurath que pour les marxistes.

Le rapport est aussi embrouillé avec l'école historique. C'est à la jeune école, et non à la vieille que Menger s'est opposé dans la guerre des méthodes. Mais à cette jeune école a succédé une troisième école avec laquelle les Autrichiens ont reconstruit les ponts. Nous avons vu que c'est Weber qui a commandé à Wieser son livre de 1914. Mises avait lui aussi beaucoup d'estime pour Weber, dont il était l'ami. A cette estime correspondait son mépris pour celui qui est considéré comme le chef de file de la troisième génération de l'école historique, Werner Sombart, dont il a écrit qu'il n'avait eu aucune idée originale dans une carrière qui l'a vu passer du marxisme au nazisme.²⁷

La troisième génération

²⁶ Veblen a critiqué durement les positions de Menger qu'il assimilait à la théorie néoclassique.

²⁷ « His imposing work on modern capitalism is a historical monstrosity. [...] He was highly gifted, but at no time did he endeavor to think and work seriously. [...] When it was fashionable to be a Marxian, he professed Marxism; when Hitler came to power, he wrote that the Führer receives his orders from God! » (Mises 1978, p. 103).

Formée dans la décennie précédant la première guerre mondiale, la troisième génération d'économistes autrichiens n'a pas subi l'influence directe de Menger, qui s'est retiré relativement tôt de l'enseignement, en 1903, pour se consacrer à l'écriture d'une œuvre prolongeant et généralisant ses livres de 1871 et 1883, œuvre qu'il ne parviendra pas à achever, en dépit du fait qu'il poursuivra son activité intellectuelle jusqu'à sa mort en 1921.²⁸ Les maîtres les plus réputés de l'enseignement viennois, alors au sommet de leur carrière et de leur célébrité, étaient Wieser, successeur de Menger à sa chaire de Vienne, Böhm-Bawerk et Philippovich, qui se rapprochait alors de l'école. Parmi leurs étudiants qui s'illustreront le plus, on compte Ludwig von Mises (1881-1973), Hans Mayer (1879-1955), Frank S. Weiss (1885-?), Joseph Schumpeter (1883-1950), Alfred Amonn (1883-1962), Richard von Strigl (1891-1942), Ewald Schams (1889-1955), Leo Illy (1888-1952).

L'historiographie autrichienne distingue deux courants dans l'école, le courant de Böhm-Bawerk, qui serait le plus fidèle à Menger, et le courant de Wieser, qui serait le plus proche de l'orthodoxie néoclassique. La description est très discutable, mais il est clair qu'un fossé se creuse entre les élèves de Böhm-Bawerk et de Wieser, et surtout entre leurs principaux lieutenants, Mises et Mayer. De l'élève préféré de Wieser, Mises a ainsi écrit qu'il « était totalement démuné d'esprit critique, ne manifestait jamais de pensée originale, et n'a fondamentalement jamais compris ce qu'était l'économie » (Mises 1978, p. 94). Comme on le voit, l'harmonie ne règne pas dans la famille et on sait que les querelles fratricides sont souvent les plus sanguinaires. Le ton s'explique ici en partie par des raisons qui ne sont ni scientifiques ni idéologiques, mais personnelles. Mises espérait succéder à la chaire d'économie politique de Vienne à Wieser, qui lui a préféré Mayer. Et il y a sans doute autre chose. Personnage complexe, penchant parfois vers le socialisme, Wieser étant en même temps, ce qui n'est évidemment pas inconciliable, autoritaire. Il a aussi commis, par écrit, des propos racistes et antisémites. Pour Streissler, il était devenu fasciste à la fin de sa vie.²⁹ Les positions politiques de Mayer sont encore plus problématiques et il signera la lettre signalant que les Juifs ne peuvent plus faire partie de la Société d'économie de l'Autriche, après l'Anschluss. Or Mises était juif.

Les contributions théoriques de Mayer sont beaucoup moins connues que celles de Mises ou de Schumpeter. Cela dit, elles n'en sont pas moins importantes. C'est Mayer qui, avant Hayek,

²⁸ Il a étendu ses filets de plus en plus largement en direction de la philosophie, de la psychologie et de l'ethnologie, laissant à sa mort de nombreux manuscrits qui n'ont pas encore été publiés.

²⁹ Partageant de ce fait les positions de son collègue viennois Othmar Spann, héritier de l'économie « romantique » d'Adam Müller.

Mises et les « Autrichiens » modernes, est allé le plus loin dans la critique de ce qu'il appelait la théorie fonctionnelle des prix, par quoi il désignait l'équilibre général walrasien, atemporel, et dans la mise en lumière de la divergence entre cette approche et la vision causale-génétique de Menger. Au moment où Mayer publiait, au début des années trente, un texte sur cette question, Mises écrivait en 1933 que les écoles autrichienne, anglaise et de Lausanne « ne se distinguaient que par leur manière d'exprimer la même idée fondamentale et se différenciaient plus par les particularités de leurs présentations que par la substance de leur enseignement (Mises 1933, p. 214). Dès la fin de la décennie, les positions de Mises, comme celles de Hayek, sur l'équilibre général et plus généralement la nouvelle orthodoxie néoclassique, se seront profondément transformées, entre autres dans la foulée du débat sur le calcul socialiste déclenché par les travaux publiés par Mises au début des années vingt (Mises 1922). C'est principalement sous l'influence de Mises, et plus tard de son élève Hayek, que s'opère le virage libéral associé à l'école autrichienne. Ce virage aura un impact important en Angleterre, alors que des contacts se font, au début des années vingt, entre libéraux anglais et autrichiens. L'ouvrage de Mises sur la monnaie et les cycles (Mises 1912) réalise une synthèse entre la vision mengerienne de la monnaie, la conception du capital de Böhm-Bawerk et sa généralisation par Wicksell qui ouvre la voie à Hayek et à une théorie des fluctuations cycliques qui restera peut-être, dans les années trente, l'apport le plus original de l'héritage autrichien, et l'arme principale des libéraux contre le keynésianisme.

Outre Mises, le plus connu des Autrichiens de la troisième génération est Schumpeter. C'est celui dont l'oeuvre est la mieux connue et a eu le plus d'impact dans la pensée économique contemporaine. Mais elle est aussi inclassable. Pour Hayek, et surtout Mises, Schumpeter ne fait pas partie de l'école autrichienne, sauf peut-être dans son tout premier écrit. Séduit selon eux par les sirènes positivistes et donc proche du cercle de Vienne, admirateur de Walras et de Marx, Schumpeter joue un rôle important dans la naissance de l'économétrie, honnie des Autrichiens modernes. Il n'en reste pas moins que Schumpeter, comme plusieurs membres de la génération suivante, a produit une oeuvre fondamentalement hétérodoxe, dont certains éléments majeurs relèvent de la tradition autrichienne. L'insistance sur le temps, le rôle de l'entrepreneur, la conception générale du progrès économique et des crises, en sont des exemples. On peut ainsi mettre en parallèle des passages importants de Hayek (1929) et Schumpeter (1939), entre autres l'idée des crises comme passage obligé pour le progrès dans les économies capitalistes.

La quatrième génération

Une nouvelle génération autrichienne émerge après la guerre et comprend d'autres noms qui deviendront célèbres: Friedrich Hayek (1899-1992), Gottfried Haberler (1900-1995), Ludwig Lachmann (1906-1990), Fritz Machlup (1902-1983), Alexander Mahr (1896-?), Oskar Morgenstern (1902-1977), Paul N. Rosenstein-Rodan (1902-1985). Cette génération est celle de la diaspora, puisque ses membres quitteront tous Vienne, à la fois pour des raisons de manque de poste et en liaison avec la montée du nazisme et l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne hitlérienne. On les retrouvera à Londres, mais principalement aux États-Unis, à Chicago, Princeton, New York, Cambridge et ailleurs.

A Vienne, on se partage entre le séminaire de Mayer à l'Université et le séminaire de Mises qui se réunit à la Chambre de commerce de Vienne. Plusieurs participent simultanément aux rencontres animées par les deux adversaires. Des visiteurs étrangers sont reçus et donc soumis à l'influence du courant de pensée initié par Menger, dans sa diversité et ses contradictions. Vienne est pour l'économie ce qu'elle est alors pour plusieurs autres domaines de la pensée et de la création humaine, mathématiques, sciences, philosophie, psychologie, peinture, cinéma, un extraordinaire vivier. Il est hors de doute qu'il y a des réseaux d'influences réciproques entre ces divers domaines et que le prestige de l'économie autrichienne est rehaussé par celui de la culture viennoise.

Dispersée géographiquement, la quatrième génération de l'école autrichienne l'est plus encore théoriquement, même si chacun de ses membres est dépositaire de certains éléments de la singularité viennoise qui marqueront à des degrés divers la pensée économique contemporaine. Parmi les économistes formés par Wieser, Böhm-Bawerk et le séminaire de Mises, Schumpeter, Haberler, Machlup et Morgenstern, parmi d'autres, feront leur niche dans l'orthodoxie, mais avec des idiosyncrasies autrichiennes: connaissance imparfaite, processus dynamiques de marché, importance du temps, de la méthodologie.

Élève de Wieser et de Mises, Machlup est souvent considéré comme le plus néoclassique des Autrichiens de cette génération. Il a d'ailleurs proposé une définition de l'école autrichienne dans laquelle il est difficile de voir ce qui la distingue de l'orthodoxie néoclassique. Mais en même temps, Machlup est l'auteur d'une production abondante et typiquement autrichienne dans le domaine de l'épistémologie et de la méthodologie. Il s'est beaucoup intéressé, dans la dernière partie de sa carrière, à tout ce qui entoure la connaissance. Pendant son époque viennoise, son ami

Alfred Schutz, lui aussi participant du séminaire de Mises, a tenté une synthèse de la sociologie weberienne, de la phénoménologie de Husserl et de l'économie autrichienne, dont il a entretenu Machlup.

Le destin de Morgenstern est plus singulier. C'est, comme Schumpeter, un auteur profondément original, au tempérament d'ailleurs difficile. Il fut l'un de ceux qui participaient simultanément aux séminaires de Mayer et de Mises. Intéressé tout au long de sa carrière par des questions méthodologiques, il est toujours demeuré très critique, sinon même hargneux, face à l'orthodoxie walrasienne. Mais en même temps, il a contribué, avec le mathématicien von Neumann, à l'élaboration de la théorie des jeux qui a constitué un puissant levier de l'équilibre général dans l'après-guerre. Karl Menger, le fils de Carl, qui a été étroitement associé aux travaux de von Neumann dans les années 1930, dans le cadre du séminaire de mathématiques qu'il animait, prétend que la vision de Menger pointe plus naturellement en direction de l'application économique par Morgenstern de la théorie des jeux de von Neumann que le travail mathématique de l'école de Lausanne (K. Menger 1973).

Avec Mises, qui a eu une forte influence sur lui au début de sa carrière, c'est Hayek qui demeure les plus « autrichiens des Autrichiens », en rejetant l'orthodoxie walrasienne, formaliste et mathématique.³⁰ Ce rejet se manifeste clairement dans la deuxième moitié des années trente. Mais on en trouve les signes avant-coureurs dans les tout premiers travaux de Hayek. Par ailleurs, en dépit de leurs convergences à ce sujet, Hayek et Mises s'éloigneront de plus en plus l'un de l'autre sur le plan philosophique et méthodologique. Il suffit pour s'en convaincre de lire ces propos que Hayek n'a d'ailleurs pas publiés de son vivant: « Mises lui-même était toutefois, plutôt davantage que les premiers Autrichiens, un utilitariste strictement rationaliste, ce qui n'était pas complètement conciliable avec son subjectivisme fondamental et particulièrement avec son rejet de la possibilité de comparaisons interpersonnelles d'utilité, ou de mesure du bien-être » (Hayek 1992, p. 55).

Il n'entre pas dans le cadre de ce texte de considérer l'évolution et l'influence de la pensée de Hayek et de Mises après la deuxième guerre mondiale, évolution qui mène à la naissance, dans les années 1970, d'un courant autrichien véritablement organisé en école, campant dans opposition résolue au néoclassicisme. Mais dès avant la guerre, des jalons importants des positions futures de Hayek et Mises avaient été fixés, que nous avons brièvement mentionnés en évoquant par exemple du débat sur le calcul socialiste. Les premières publications de Hayek

³⁰ Sur Hayek, voir Dostaler (2001).

consistent en une élaboration de la théorie de la monnaie et des cycles présentées par Mises (1912). Ces travaux lui vaudront d'être invité par Lionel Robbins, en 1931, à prononcer des conférences à la London School of Economics, où il obtiendra finalement un poste de professeur et restera jusqu'en 1950.

Hayek devient alors l'économiste autrichien le plus célèbre, et c'est dans le cadre d'une campagne, politique aussi bien que théorique, contre l'ascendance des thèses de Keynes, que Robbins a invité Hayek à Londres. C'est donc le camp autrichien qui fournit les principales munitions à la résistance contre la révolution keynésienne. Keynes ne s'y trompera pas, qui réagira très brutalement à Hayek en ridiculisant ses thèses tout en prenant très au sérieux ses critiques du *Treatise on money* (1930) et en les utilisant dans le processus de transformation du *Treatise en Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (1936). C'est en partie sa défaite dans ce combat, parallèle à celui qu'il mène contre Knight -- inspirateur de l'école de Chicago -- sur la théorie du capital et contre les « socialistes de marché », qui amène Hayek, après qu'il eut complété *The pure theory of capital* (1941), à se tourner de plus en plus exclusivement vers la réflexion politique et philosophique.

Ce n'est pas le moindre paradoxe dans cette histoire que de voir Keynes, qui attaquait les classiques dans la *Théorie générale*, dire de Hayek qu'il n'était pas un classique mais un néoclassique (Keynes 1971-89, vol. 14, p. 24). Un autre paradoxe, beaucoup plus important, est que plusieurs éléments de la position méthodologique de Keynes, concernant par exemple le rôle du temps et de l'incertitude, les anticipations, la critique de la formalisation et de l'équilibre général, ressemblent à s'y méprendre aux positions autrichiennes et en particulier à celle de Hayek.³¹

Épilogue

La révolution keynésienne semble porter un coup fatal à un courant de pensée dont la plupart des porte-parole professent un libéralisme radical. Et pourtant Friedrich Hayek, défait par Keynes dans les années 1930, prépare une revanche qui se met en marche avec la création de la Société du Mont-Pèlerin en 1947. Autour de Mises, qui enseigne aux États-Unis, se constitue le noyau de ce qui deviendra, dans les années 1970, un courant autrichien structuré qui mène la lutte contre

³¹ Voir à ce sujet Dostaler (1990) et (1999). La plupart des pièces du dossier concernant le duel entre Keynes et Hayek ont été rassemblées dans Hayek (1995).

l'interventionnisme, pour un libéralisme radical. A côté du monétarisme, avec lequel il ne faut pas le confondre,³² il constitue l'un des vecteurs de ce qu'on appelle le néolibéralisme. Autrichien de nom, ce courant est désormais en grande partie américain de nationalité. Adversaire acharné du keynésianisme, il l'est aussi de l'orthodoxie néoclassique, en particulier dans sa variante walrasienne. Les publications se multiplient, alors que des programmes d'étude autrichienne sont mis sur pied dans certaines universités. L'Institut Ludwig von Mises, installé à l'Université Auburn et qui publie le *Austrian Economic Newsletter* et la *Review of Austrian Economics* est un vecteur majeur de l'école, comme le Centre pour l'étude des processus de marché de l'Université George Mason, le séminaire d'économie autrichienne de New York et la Society for the Development of Austrian Economics. Les auteurs associés à ce courant sont unis dans leur rejet de la théorie de l'équilibre général et de la mathématisation de l'économie, mais leurs positions méthodologiques, théoriques et politiques varient, entre les disciples fidèles de Mises qu'on peut qualifier de libertariens, dont Murray Rothbard est le chef de file, les partisans de Hayek et sa conception des ordres spontanés et les tenants d'un subjectivisme plus radical, inspirés par Lachmann et Shackle.

Bibliographie

- Alter, Max (1990), *Carl Menger and the origins of Austrian economics*, Boulder, Colorado, Westview Press.
- Antonelli, E. (1953), «Léon Walras et Carl Menger à travers leur correspondance», *Économie appliquée*, vol. 6.
- Beaud, Michel et Dostaler, Gilles (1993), *La pensée économique depuis Keynes: historique et dictionnaire des principaux auteurs*, Paris, Seuil ; édition abrégée, Points-économie, 1996.
- Boettke, Peter J., éd. (1994), *The Elgar companion to Austrian economics*, Aldershot, Hants, Edward Elgar.
- Böhm-Bawerk, Eugen (1884), *Kapital und Kapitalzins. Erste Abteilung: Geschichte und Kritik der Kapitalzins-Theorien*, Innsbruck, Wagner ; trad. franç., *Histoire critique des théories de l'intérêt du capital*, Paris, Giard, 1902.

³² Ainsi Hayek considère-t-il son allié politique Friedman comme un positiviste logique.

- Böhm-Bawerk, Eugen (1889), *Kapital und Kapitalzins. Zweiten Abteilung: Positive Theorie des Kapitaless*, Innsbruck, Wagner ; trad. franç., *Théorie positive du capital*, Paris, Giard, 1929.
- Böhm-Bawerk, Eugen (1890), « The Austrian economists », *Annals of the American Academy of Political and Social Sciences*.
- Bonar, James (1894) «Austrian School of Economists», in R. H. Inglis Palgrave dir., *Dictionary of political economy*, Londres, Macmillan, vol. 1, p. 73.
- Bonar, James (1988-1989), « Austrian economists and their view of value », *Quarterly Journal of Economics*, vol. 3, 1-31.
- Caldwell, Bruce J., dir. (1990), *Carl Menger and his legacy in economics*, Durham, Duke University Press.
- Caldwell, Bruce J. et Stephan Boehm, dir. (1992), *Austrian economics: tensions and new directions*, Boston, Kluwer Academic.
- Dolan, Edwin G., dir. (1976), *The foundations of modern Austrian economics*, Kansas City, Sheed and Ward.
- Dostaler, Gilles (1978), *Valeur et prix: histoire d'un débat*, Paris, François Maspero.
- Dostaler, Gilles (1990), «Aperçus sur la controverse entre Keynes et Hayek», *Économies et sociétés*, vol. 24, no. 6, 135-62.
- Dostaler, Gilles (1999), «Keynes, Hayek et l'analyse économique», *Revue d'économie politique*, 109.
- Dostaler, Gilles (2001), *Le libéralisme de Hayek*, Paris, La Découverte.
- Droysen, Johann Gustav (1858), *Grundriss der Historik*, Halle, Max Niemeyer, 1925 (réimpression de la 3e édition de 1882).
- Grassl, Wolfgang et Barry Smith, dir. (1986), *Austrian economics: historical and philosophical background*, Londres, Croom Helm.
- Groenewegen, Peter (1995), *A soaring eagle: Alfred Marshall, 1842-1924*, Aldershot, Hants, Edward Elgar.
- Hayek, Friedrich A. (1929), *Geldtheorie und Konjunkturtheorie*, Vienne et Leipzig, Hölder-Pichler-Tempsky ; trad. angl., *Monetary theory and the trade cycle*, Londres, Jonathan Cape, 1933.
- Hayek, Friedrich A. (1941), *The pure theory of capital*, Chicago, University of Chicago Press.

- Hayek, Friedrich A. (1992), *The collected works of F. A. Hayek*, vol. 4, *The fortunes of liberalism: essays on Austrian economics and the ideal of freedom*, édité par Peter G. Klein, Chicago, University of Chicago Press.
- Hayek, Friedrich A. (1995), *The collected works of F. A. Hayek*, vol. 9, *Contra Keynes and Cambridge: Essays, correspondence*, édité par Bruce J. Caldwell, Chicago; London, University of Chicago Press.
- Hicks, John R. et Wilhelm Weber, dir. (1973), *Carl Menger and the Austrian school of economics*, Oxford, Clarendon Press.
- Hufeland, Gottlieb (1807), *Neue Grundlegung der Staatswirthschaftskunst durch Prüfung und Berichtigung ihrer Hauptbegriffe von Gut, Werth, Preis, Geld und Volksvermögen mit ununterbrochener Rücksicht auf die bisherigen Systeme*, Giessen und Wetzlar.
- Ioannides, Stavros (1992), *The market, competition and democracy : a critique of neo-Austrian economics*, Aldershot, Hants, Edward Elgar.
- Jevons, W. Stanley (1871), *The theory of political economy*, Londres, Macmillan.
- Kauder, Emil (1965), *A history of marginal utility theory*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press.
- Keynes, John Maynard (1971-89), *The collected writings of John Maynard Keynes*, Londres, Macmillan, 30 vol.
- Kirzner, Israel M. (1992), *The meaning of market process : essays in the development of modern Austrian economics*, Londres, Routledge.
- Kirzner, Israel M., dir. (1994), *Classics in Austrian economics: a sampling in the history of a tradition*, Londres, William Pickering, 3 vol.
- Komorzynski, Johann von (1889), *Der Wert in des isolierten Wirtschaft*, Vienne, Manz.
- Littlechild, Stephen, dir. (1990), *Austrian economics*, Aldershot, Hants, Edward Elgar, 3 vol.
- Longuet, Stéphane (1998), *Hayek et l'école autrichienne*, Paris, Nathan.
- Madison, G. B. (1994), «Phenomenology and economics», in Boettke (1994), 38-47.
- Marshall, Alfred (1890), *Principles of economics*, Londres, Macmillan.
- Menger, Anton (1886), *Das Recht auf der vollen Arbeitsertrag in geschichtlicher Darstellung*, Stuttgart ; trad. franç., *Le droit au produit intégral du travail*, Paris, Giard et Brière, 1900.
- Menger, Carl (1871), *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, Vienne, Wilhelm Braumüller ; trad. angl., *Principles of economics*, New York, New York University Press, 1981.

- Menger, Carl (1883), *Untersuchungen über die Methode der Sozialwissenschaften und der Politischen Ökonomie insbesondere*, Leipzig, Duncker & Humblot ; trad. angl., *Problems of economics and sociology*, Urbana, University of Illinois Press, 1963 ; réimpression, *Investigations into the method of the social sciences with special reference to economics*, New York, New York University Press, 1985.
- Menger, Carl (1885), *Die Irrthümer des Historismus in der deutschen Nationalökonomie*, Vienne, A. Hölder.
- Menger, Karl (1973), «Austrian marginalism and mathematical economics», in Hicks et Weber (1973), 38-60.
- Mises, Ludwig von (1912), *Theorie des Geldes und der Umlaufsmittel*, Munich, Duncker und Humblot ; trad. angl., *The theory of money and credit*, Irvington-on-Hudson, New York, Foundation of Economic Education, 1934.
- Mises, Ludwig von (1922), *Die Gemeinwirtschaft: Untersuchungen über den Sozialismus*, Iéna, Gustav Fischer ; trad. angl., *Socialism: an economic and sociological analysis*, Indianapolis, Indiana, Liberty Classics, 1981
- Mises, Ludwig von (1933), *Gundprobleme der Nationalökonomie: Untersuchungen über Verfahren, Aufgaben und Inhalt des Wirtschafts und Gesellschaftslehre*, Iéna, Gustav Fisher ; trad. angl., *Epistemological problems of economics*, Princeton, New Jersey, D. Van Nostrand, 1960.
- Mises, Ludwig von (1978), *Notes and recollections*, South Holland, Illinois, Libertarian Press.
- O'Driscoll, Gerald P. Jr. et Mario Rizzo (1984), *The economics of time and ignorance*, Londres, Basil Blackwell.
- Pantaleoni, Maffeo (1889), *Principii di economia pura*, Florence, G. Barbèra ; trad. angl., *Pure economics*, Londres, Macmillan, 1898.
- Philippovich von Philippsberg, Eugen (1893), *Grundriss der politischen Okonomie*, Freiburg et Tübingen, Mohr.
- Pierson, Nicolaas Gerard (1884). *Leerboek der Staatshuisoudkunde* ; trad. angl., *Principles of economics*, Londres, Macmillan, 1902.
- Robbins, Lionel (1932), *An essay on the nature and significance of economic science*, Londres, Macmillan.
- Rothbard, Murray N. (1976), «New light on the prehistory of the Austrian school», in Dolan (1976), 52-74.

- Sax, Emil (1889), *Die neuesten Fortschritte der nationalökonomischen Theorie*, Leipzig, Duncker & Humblot.
- Schmoller, Gustav (1883), « Zur Methodologie der Staats- und Sozialwissenschaften », *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im deutschen Reich*, vol. 7, 974-94.
- Schullern zu Schrattenhofen, Hermann (1889), *Untersuchungen über Begriff und Wesen der Grundrenten*, Leipzig, Fock.
- Schumpeter, Joseph A. (1939), *Business cycles : A theoretical, historical and statistical analysis of the capitalist process*, New York et Londres, McGraw-Hill.
- Schumpeter, Joseph A. (1954), *History of economic analysis*, Londres, George Allen & Unwin.
- Shackle, George L. S. (1967), *The years of high theory: invention and tradition in economic thought, 1926-1939*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Shand, Alexander H. (1990), *Free market morality: the political economy of the Austrian school*, Londres, Routledge.
- Streissler, E. W. (1990), « The influence of German economics on the work of Menger and Marshall », in Caldwell (1990), 31-68.
- Vaughn, Karen I. (1994), *Austrian economics in America: the migration of a tradition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Veblen, Thorstein (1900), « The preconceptions of economic science: III », *Quarterly journal of economics*, vol. 14, 240-69.
- Walras, Léon (1874-77), *Éléments d'économie politique pure ou théorie de la richesse sociale*, Lausanne, L. Corbaz.
- Wicksell, Knut (1898), *Geldzins und Güterpreise: Eine Studie über den Tauschwert des Geldes bestimmenden Ursachen*, Léna, Gustav Fischer ; *Interest and prices : a study of the causes regulating the value of money*, Londres, Macmillan, 1936.
- Wieser, Friedrich (1889), *Der Natürliche Werth*, Vienne, Hölder ; trad. angl., *Natural value*, Londres, Macmillan, 1893.
- Wieser, Friedrich (1891), « The Austrian school and the theory of value », *Economic Journal*, vol. 1.
- Wieser, Friedrich (1914), *Theorie des gesellschaftlichen Wirtschaft*, Tübingen, Mohr-Siebeck ; trad. angl., *Social economics*, New York, Greenberg, 1927.